

Le Sujet

Subjectif et objectif

Tout acte de conscience pose la distinction d'un *objet* de la conscience et d'un *sujet* de la conscience. Tout acte de conscience est donc indissolublement *objectif* (tourné vers un objet) et *subjectif* (produit par un sujet).

La distinction ne recouvre pas ici celle qu'on instaure d'ordinaire entre un jugement *subjectif* (qui fait intervenir ma manière particulière de ressentir ou de me représenter les choses) et un jugement *objectif* (qui peut prétendre être partagé par tous, parce qu'il s'est donné les moyens d'être reconnu comme conforme à la nature de l'objet, ou indépendant de ce qui fait ma particularité). Notons qu'en ce sens plus courant, l'objectivité scientifique (l'esprit scientifique) est une *discipline de la subjectivité* (un jugement scientifique est objectif parce qu'il répond à la manière dont un jugement peut être tenu pour scientifiquement recevable, c'est-à-dire est produit conformément à la méthode scientifique de production des énoncés) ; on aura à dire (partie III du programme) que le discours scientifique n'est pas *objectif* en tant qu'il prétendrait *énoncer la nature de l'objet*, mais en tant qu'il instaure une certaine manière de produire les énoncés qui lui donne une certaine forme *d'universalité*.

On peut aussi distinguer ainsi en quel sens la philosophie est une étude *subjective*. Cela ne signifie pas que chacun peut y dire n'importe quoi. Par opposition aux sciences, « objectives » parce que tournées vers la détermination de leur *objet*, la « philosophie des sciences » sera réflexion sur les *méthodes*, c'est-à-dire retour réflexif sur la manière dont un sujet *constitue* une forme particulière d'objectivité. Encore faudrait-il d'ailleurs introduire une nouvelle distinction entre *épistémologie* (ce que nous venons de décrire, et qui demeure en quelque sorte « objective ») et *philosophie des sciences*. On peut donc s'intéresser aux sciences soit parce que leurs résultats nous intéressent (intérêt « objectif »), soit parce qu'elles nous apprennent quelque chose sur le fonctionnement de l'esprit humain et sa capacité à créer une théorie du monde (intérêt « subjectif »). Le vocabulaire courant attache toujours le terme « philosophique » à cette dimension « subjective » de l'intérêt pris aux créations de l'esprit humain. D'où une distinction possible, toujours nécessaire, entre philosophie et sciences de l'homme (psychologie, anthropologie, sociologie, *etc.*). Toute science de l'homme constitue en effet à sa manière l'homme comme *objet* d'une étude procédant de certains principes méthodologiques, et chacune, dans son projet comme dans ses résultats, demande à être appréciée philosophiquement, et intéresse d'ailleurs le philosophe (*subjectivement*).

Qu'est-ce que le moi ? Conscience, connaissance, existence.

Tout acte de conscience est donc produit par un sujet (et *pose* donc l'existence de ce sujet) et *voit* un objet (qui peut ne pas exister, mais dont je me fais toujours déjà une certaine idée). Cela revient à dire que tout acte de conscience prouve mon existence, mais qu'il n'y a d'idée que de l'objet¹. Que veut dire alors *se connaître* ? Je ne peux me donner une idée de ce que je

¹ Lisez ainsi les textes de Hume (p.29) et Rousseau (p.30) : il n'y a pas d'idée du moi, ce qui ne veut pas dire que le moi est illusoire, mais que je le "connais" par autre chose que l'idée (Rousseau : sentiment et "pensée", ce qui serait à préciser). Lire aussi Pascal, p.63.

suis qu'en tant que je m'étudie, en tant que je fais de moi un objet d'étude. Mais le *moi* qui en fait l'étude se distingue toujours de cet objet que je me donne, quoique je ne puisse pas dire que ce sont deux êtres distincts. Le monde n'est pas moi, mon corps n'est pas moi, mes pensées ne sont pas moi, mon caractère, ma sensibilité, mes désirs et mes volontés ne sont pas moi, même si ce "moi" ne peut s'atteindre que comme ce qui **produit** et **subit** ces pensées, désirs et volontés. Je n'atteins du moi que les formes qu'il prend, et ces formes ne sont pas le moi (Protée). Le sentiment de l'irréductibilité du moi à ce qu'il saisit et aux formes par lesquelles il peut s'attester et tenter de s'atteindre, c'est peut-être l'esprit philosophique.

Il faut alors distinguer deux sens du terme "moi", ce qui a immédiatement une portée morale.

"Connais-toi toi-même" voudrait donc dire : détache-toi de l'idée sous laquelle tu te penses, et à laquelle tu crois te réduire. Le monde n'est pas mon idée du monde, je ne suis pas ma représentation de moi-même ; mais il y a un sens à cultiver d'une certaine manière la pensée du monde (par exemple comme le fait la science, méthode de modélisation indéfiniment perfectible dans la perspective d'une puissance toujours accrue sur la nature), et un sens à faire vivre l'idée que je me fais de moi-même, en travaillant à l'explicitier et à la juger, faute de quoi je suis pierre comme les autres, et pas même vivante, pensé et non pensant.

Travail sur texte : Pascal, Pensées, « Qu'est-ce que le moi ? »

Qu'est-ce que le moi ?

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants ; si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier ; mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus.

Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on ? moi ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne, abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.

Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

Blaise Pascal - Pensées (688 - Édition Lafuma, 323 - Édition Brunschvicg)